

# CYRANO DE BERGERAC

L'AUTRE MONDE OU  
HISTOIRE COMIQUE DES  
ETATS ET EMPIRES DE LA  
LUNE

Cyrano Bergerac

**L'autre monde ou Histoire comique  
des Etats et Empires de la Lune**

«Public Domain»

**Bergerac C. D.**

L'autre monde ou Histoire comique des Etats et Empires de la Lune /  
C. D. Bergerac — «Public Domain»,

## Содержание

PIÈCES JUSTIFICATIVES	5
A MESSIRE TANNEGUY RENAULT DES BOISCLAIRS	6
A L'AUTEUR DES ETATS ET EMPIRES DE LA LUNE	7
PREFACE	8
L'AUTRE MONDE OU HISTOIRE COMIQUE DES ETATS ET EMPIRES DE LA LUNE	15
Конец ознакомительного фрагмента.	21

# **Savinien de Cyrano de Bergerac**

## **L'autre monde ou Histoire comique des Etats et Empires de la Lune**

### **PIÈCES JUSTIFICATIVES**

#### **Mariage d'Abel I<sup>er</sup> de Cyrano avec Espérance Bérenger**

**(1612)**

«Le troisieme septembre mil six cent douze ont receu la benediction nuptiale, apres la publication de trois bans et veu une lettre de trois autres de St-Eustache, noble homme *Abel de Cyrano*, de la paroisse de St-Eustache, et damoiselle *Esperance Berenger*, de cette paroisse.» (Anciennes archives de la Ville de Paris, aujourd'hui brûlées, registre Saint-Gervais.)

#### **Baptême de Denys de Cyrano**

**(1614)**

«Le treiziesme de mars mil six cent quatorze a été baptisé *Denys*, fils de noble homme Abel de Cyrano, escuyer, sieur de Mauvieres, et de damoiselle Esperance Bellanger (*sic*), sa femme demeurant rue des Prouvaires à Paris; le parin Denys Fedeau, conseiller et secretaire du roy; la marine dame Anne Le Maire, femme du feu noble homme messire Savinien de Cyrano, vivant conseiller et secretaire du Roy, maison et couronne de France.» (Reg. de Saint-Eustache.)

#### **Baptême de Savinien II de Cyrano**

**(1619)**

«Le sixiesme mars mil six cens disneuf, *Savinien*, fils d'Abel de Cyrano, escuier, sieur de Mauvieres, et de damoiselle Esperance de Bellenger (*sic*); le parrain noble homme Antoine Fanny, conceiller du Roy et auditeur en sa Chambre des comptes, de cette paroisse; la marraine damoiselle Marie Fedeau, femme de noble homme M<sup>e</sup> Louis Perrot, conceiller et secretaire du Roy, maison et couronne de France, de la paroisse de St Germain l'Auxerrois.» (Reg. de Saint-Sauveur.)

## A MESSIRE TANNEGUY RENAULT DES BOISCLAIRS

Chevalier, Conseiller du Roy en ses Conseils,

et Grand Prévôt de Bourgogne et Bresse

Monsieur,

Je satisfais à la dernière volonté d'un Mort que vous obligeâtes d'un signalé bienfait pendant sa vie. Comme il était connu d'une infinité de gens d'esprit, par le beau feu du sien, il fut absolument impossible que beaucoup de personnes ne sussent la disgrâce qu'une dangereuse blessure, suivie d'une violente fièvre, lui causa quelques mois devant sa mort. Plusieurs ont ignoré par quel bon Démon il y avait été secouru; mais il a cru que le nom n'en devait pas être moins public que l'action lui en fut avantageuse. Vous étiez son ami, vous l'en aviez souvent assuré, et même vous le lui aviez témoigné en plusieurs rencontres où vous saviez le besoin qu'il en avait; mais qu'était-ce faire, que quelques autres hommes n'eussent fait comme vous? qu'était-ce paraître envers notre ami, que ce que vous paraissiez envers cent autres qui n'étaient point de sa trempe? Il fallait donc le tirer de la presse, et que votre générosité le distinguant du grand nombre de ceux que vous obligiez, fit voir non seulement, comme parle Aristote, qu'elle n'avait pas dégénéré, mais qu'elle avait enchéri sur soi-même en faveur d'un si digne sujet. De sorte que quand vous eûtes la bonté de lui rendre des preuves de votre protection et de votre amitié dans sa maladie, dont vous arrê tâtes le cours par vos soins et les assistances généreuses que vous lui rendîtes en l'extrémité de ses maux les plus violents, ce fut d'une si puissante protection pour lui, qu'il espéra de vous encore celle qu'un peu devant sa mort il me pria de vous demander pour cet ouvrage; et ce sera aussi de cette grande confiance et de ce dernier sentiment que vous jugerez de ceux qu'il doit avoir eus de votre amitié, puisque c'est dans ce moment fatal que la bouche parle comme le cœur:

Nam veræ voces tum domum pectore ab imo  
Eliciuntur...

Et je me suis rendu l'interprète du sien d'autant plus volontiers, que je prenais part également à ses disgrâces, comme au bien qu'on lui faisait; et que, par cette raison, comme par mon inclination particulière, je suis, en vérité,

Monsieur,  
*Votre très-humble et très-affectionné serviteur,*  
LE BRET.

## A L'AUTEUR DES ETATS ET EMPIRES DE LA LUNE

### EPIGRAMME

Accepte ces six méchants vers  
Que ma main écrit de travers  
Tant en moi la frayeur abonde  
Et permets qu'aujourd'hui j'évite ton abord  
Car autant qu'une affreuse mort  
Je crains les gens de l'autre monde.

### SONNET (*du même au même*)<sup>1</sup>

Ton esprit, qu'en son vol nul obstacle n'arrête,  
Découvre un autre monde à nos ambitieux,  
Qui tous également respirent sa conquête  
Comme un noble chemin pour arriver aux cieux.

Mais ce n'est point pour eux que la palme s'apprête.  
Si j'étois du conseil des destins et des Dieux,  
Pour prix de ton audace, on chargeroit ta tête  
Des couronnes des rois qui gouvernent ces lieux.

Mais non, je m'en dédis; l'inconstante fortune  
Semble avoir trop d'empire en celui de la Lune:  
Son pouvoir n'y paroît que pour tout renverser.

Peut-être verrois-tu, dans ces demeures mornes,  
Dès le premier instant ton Etat s'éclipser  
Et du moins chaque mois en rétrécir les bornes.

*DE PRADE.*

---

<sup>1</sup> Ce sonnet, se trouve dans les *Œuvres poétiques du sieur de P. (Prade)*, publiées en 1650 (*Paris, Nicolas et Jean de la Coste*, in-4). Il prouve que le *Voyage dans la Lune* était composé longtemps avant la mort de Cyrano, auquel il causa de graves ennuis, comme lui-même nous l'apprend dans l'*Histoire des Etats et Empires du Soleil*.

## PREFACE

Lecteur, je te donne l'ouvrage d'un mort, qui m'a chargé de ce soin, pour te faire connaître qu'il n'est pas un mort du commun,

Puisqu'il n'est point couvert de ces tristes lambeaux,  
Qu'une Ombre désolée emporte des tombeaux.

*qu'il ne s'amuse point à faire de vaines plaintes, à renverser les meubles d'une chambre, à traîner des chaînes dans un grenier, qu'il ne souffle point la chandelle dans une cave, qu'il ne bat personne, qu'il ne fait point le Cauchemar, ni le Moine bourru, ni enfin aucune des fadaises dont on dit que les autres morts épouvantent les sots; et qu'au contraire de tout cela il est d'aussi belle humeur que jamais. Je crois qu'une façon d'agir si agréable et si extraordinaire dans un mort, suspendra le chagrin des plus Critiques en faveur de cet ouvrage, parce qu'il y aurait double lâcheté d'insulter à des Mânes si remplies de bienveillance, et si soigneuses du divertissement des vivants; mais que cela soit ou ne soit pas, que le Critique le révère ou le morde, je suis assuré qu'il s'en souciera d'autant moins que sa belle humeur est l'unique chose de ce monde qu'il ait retenue en l'autre; de sorte qu'étant impassible à tout le reste, quelque coup que la médisance lui porte, il ne fera que blanchir. Ce n'est pas, raillerie à part, que je veuille imposer à personne la nécessité de n'en juger que par mes yeux: je sais trop bien que la lecture n'est agréable qu'à proportion de ce qu'elle est libre; c'est pourquoi je trouve bon que chacun en juge selon le fort ou le faible de son génie; mais je prie les plus généreux de se laisser prévenir par cette favorable pensée qu'il n'a eu pour but que le plaisant, et c'est ce qui lui a pu faire négliger quelques endroits, auxquels, à cause de cela, on doit une attention d'autant moins austère, que par ce moyen on l'excusera plus facilement de la circonspection, qu'autrement on y désirerait trop grande de sa part, de la mienne, et de celle des Imprimeurs.*

*Quid ergo?  
Ut scriptor si peccat, idem librarius usque,  
Quamvis est monitus, venia caret.* <sup>2</sup>

*J'avoue, toutefois, que, si j'eusse eu le temps, ou que je n'y eusse pas prévu de très grandes difficultés, j'aurais volontiers examiné la chose de sorte qu'elle t'aurait semblé peut-être plus complète; mais j'ai appréhendé d'y mettre, ou de la confusion, ou de la difformité, si j'entreprenais d'en changer l'ordre, ou de suppléer à quelques lacunes, par le mélange de mon style au sien, dont ma mélancolie ne me permet pas d'imiter la gaieté, ni de suivre les beaux emportements de son imagination, la mienne, à cause de sa froideur, étant beaucoup plus stérile. C'est une disgrâce qui est arrivée à presque tous les ouvrages posthumes, où ceux qui se sont donné le soin de les mettre au jour ont souffert de semblables lacunes, dans la crainte (s'ils en avaient entrepris le supplément) de ne pas cadrer à la pensée de l'Auteur. Ceux de Pétrone sont de ce nombre-là; mais on ne laisse pas d'en admirer les beaux fragments, comme on fait des restes de l'ancienne Rome.*

*Peut-être, toutefois, que, sans mettre ces choses en considération, le Critique, qui ne se dément jamais, biaisant au reproche qu'il pourrait encourir s'il attaquait un mort, changera seulement d'objets, et prétendra me rendre caution de l'événement de ce Livre, sous ombre que je me suis donné le soin de son impression; mais j'appelle dès à présent de son sentiment à celui des Sages, qui me dispenseront toujours d'être responsable des faits d'autrui, et de rendre raison d'un pur effet de l'imagination de mon*

---

<sup>2</sup> Horace, Art Poétique.



*ami, qui lui-même n'aurait pas entrepris d'en donner de plus solides que celles qu'on rend ordinairement des fables et des romans.*

*Je dirai seulement, par forme de manifeste en sa faveur, que sa chimère n'est pas si absolument dépourvue de vraisemblance, qu'entre plusieurs grands hommes anciens et modernes, quelques-uns n'aient cru que la Lune était une terre habitable; d'autres, qu'elle était habitée; et d'autres plus retenus, qu'elle leur semblait telle. Entre les premiers et les seconds, Héraclite a soutenu qu'elle était une terre entourée de brouillards; Xénophon, qu'elle était habitable; Anaxagoras, qu'elle avait des collines, des vallées, des forêts, des maisons, des rivières et des mers; et Lucien, qu'il y avait vu des hommes avec lesquels il avait conversé et fait la guerre contre les habitants du Soleil; ce qu'il conte toutefois avec beaucoup moins de vraisemblance et de gentillesse d'imagination que Monsieur de Bergerac. En quoi certainement les modernes l'emportent sur les anciens, puisque les Gansars, qui y portèrent l'Espagnol, dont le Livre parut ici, il y a douze ou quinze ans, les bouteilles pleines de rosée, les fusées volantes et le chariot d'acier de Monsieur de Bergerac, sont des machines bien plus agréablement imaginées que le vaisseau dont se servit Lucien, pour y monter. Enfin, entre les derniers, le Père de Mersenne, (dont la grande piété et la science profonde ont été également admirées de ceux qui l'ont connu), a douté si la Lune n'était pas une terre, à cause des eaux qu'il y remarquait, et que celles qui environnent la terre où nous sommes en pourraient faire conjecturer la même chose à ceux qui en seraient éloignés de soixante demi-diamètres terrestres, comme nous sommes de la Lune. Ce qui peut passer pour une espèce d'affirmation, parce que le doute, dans un si grand homme, est toujours fondé sur une bonne raison, au moins sur plusieurs apparences qui y équipollent. Gilbert se déclare plus précisément sur le même sujet, car il veut que la Lune soit une terre, mais plus petite que la nôtre, et il s'efforce de le prouver par les convenances qui sont entre celle-ci et celle-là. Henry le Roy et François Patrice sont de ce sentiment, et expliquent fort au long sur quelles apparences ils se fondent, soutenant enfin que notre Terre et la Lune se servent de Lunes réciproquement.*

*Je sais que les Péripatéticiens ont été d'opinion contraire, et qu'ils ont soutenu que la Lune ne pouvait être une terre, parce qu'elle ne portait point d'animaux, qu'ils n'y auraient pu être que par la génération et la corruption, et que la Lune est incorruptible, qu'elle a toujours été portée d'une situation stable et constante, et qu'on n'y a remarqué aucun changement depuis le commencement du monde jusqu'à présent. Mais Hevelius leur répond que notre Terre, quelque corruptible qu'elle nous paraisse, n'a pas laissé de durer autant que la Lune, où il s'est pu faire des corruptions, dont nous ne nous sommes jamais aperçus, parce qu'elles s'y sont faites dans ses moindres parties, et sur sa simple surface; comme celles qui se font sur la surface de notre Terre, où nous ne les pourrions découvrir, si nous en étions aussi éloignés que de la Lune. Il ajoute plusieurs autres raisonnements qu'il confirme par un télescope de son invention, avec quoi il dit (et l'expérience en est facile et familière) qu'il a découvert dans la Lune que les parties plus luisantes et plus épaisses, les grandes et les petites, ont un juste rapport avec nos mers, nos rivières, nos lacs, nos plaines, nos montagnes et nos forêts.*

*Enfin, notre divin Gassendi, si sage, si modeste, et si savant en toutes ces choses, ayant voulu se divertir, comme je crois qu'ont voulu faire les autres, a écrit sur ce sujet de même que Hevelius, ajoutant qu'il croit qu'il y a des montagnes dans la Lune, hautes quatre fois comme le mont Olympe, à prendre sa hauteur sur celle que lui donne Xénagoras, c'est-à-dire de quarante stades, qui reviennent environ à cinq milles d'Italie.*

*Tout cela, Lecteur, te peut faire connaître que Monsieur de Bergerac ayant eu tant de grands hommes de son sentiment, il est d'autant plus à louer, qu'il a traité plaisamment une chimère dont ils ont traité trop sérieusement: aussi, avait-il cela de particulier, qu'il croyait qu'on devait rire et douter de tout ce que certaines gens assurent bien souvent aussi opiniâtrement que ridiculement; en sorte que je lui ai ouï dire beaucoup de fois qu'il avait autant de Farceurs qu'il rencontrait de Sidias (c'est le nom d'un pédant que Théophile, dans ses fragments comiques, fait battre à coups de poing contre un jeune homme à qui le pédant opiniâttrait qu'odor in pomo non erat forma, sed accidens), parce qu'il croyait qu'on pouvait donner ce nom à ceux qui disputent, avec la même opiniâtreté, de choses aussi inutiles.*

*L'éducation que nous avons eue ensemble, chez un bon prêtre de la campagne qui tenait de petits pensionnaires, nous avait fait amis dès notre plus grande jeunesse, et je me souviens de l'aversion qu'il avait dès ce temps-là pour ce qui lui paraissait l'ombre d'un Sidias, parce que, dans la pensée que cet homme en tenait un peu, il le croyait incapable de lui enseigner quelque chose; de sorte qu'il faisait si peu d'état de ses leçons et de ses corrections, que son père, qui était un bon vieux Gentilhomme assez indifférent pour l'éducation de ses enfants, et trop crédule aux plaintes de celui-ci, l'en retira un peu trop brusquement; et, sans s'informer si son fils serait mieux autre part, il l'envoya à Paris, où il le laissa jusqu'à dix-neuf ans sur sa bonne foi. Cet âge, où la nature se corrompt plus aisément, et la grande liberté qu'il avait de ne faire que ce que bon lui semblait, le portèrent sur un dangereux penchant, où j'ose dire que je l'arrêtai; parce qu'ayant achevé mes études, et mon père voulant que je servisse dans les Gardes, je l'obligeai d'entrer avec moi dans la Compagnie de Monsieur de Carbon Casteljalous. Les duels, qui semblaient, en ce temps-là l'unique et le plus prompt moyen de se faire connaître le rendirent en si peu de jours si fameux, que les Gascons, qui composaient presque seuls cette Compagnie, le considéraient comme le démon de la bravoure, et en comptaient autant de combats que de jours qu'il y était entré. Tout cela cependant ne le détournait point de ses études, et je le vis un jour dans un corps de garde travailler à une Elégie avec aussi peu de distraction, que s'il eût été dans un cabinet fort éloigné du bruit. Il alla quelque temps après au siège de Mouzon, où il reçut un coup de mousquet au travers du corps, et depuis, un coup d'épée dans la gorge, au siège d'Arras en 1640. Mais les incommodités qu'il souffrit pendant ces deux sièges, celles que lui laissèrent ces deux grandes plaies, les fréquents combats que lui attirait la réputation de son courage et de son adresse, qui l'engagèrent plus de cent fois à être second (car il n'eut jamais une querelle de son chef), le peu d'espérance qu'il avait d'être considéré, faute d'un patron, auprès de qui son génie tout libre le rendait incapable de s'assujettir, et enfin le grand amour qu'il avait pour l'étude, le firent renoncer entièrement au métier de la guerre, qui veut tout un homme, et qui le rend autant ennemi des Lettres que les Lettres le font ami de la paix. Je t'en particulariserais quelques combats qui n'étaient point des duels, comme fut celui où, de cent hommes attroupés pour insulter en plein jour à un de ses amis sur le fossé de la porte de Nesle, deux, par leur mort, et sept autres, par de grandes blessures, payèrent la peine de leur mauvais dessein. Mais, outre que cela passerait pour fabuleux, quoique fait à la vue de plusieurs personnes de qualité qui l'ont publié assez hautement pour empêcher qu'on n'en puisse douter, je crois n'en devoir pas dire davantage, puisque aussi bien en suis-je à l'endroit où il quitta Mars pour se donner à Minerve; je veux dire qu'il renonça si absolument à toutes sortes d'emplois depuis ce temps-là, que l'étude fut l'unique auquel il s'adonna jusqu'à la mort.*

*Au reste, il ne bornait pas sa haine pour la sujétion, à celle qu'exigent les Grands auprès desquels on s'attache; il l'étendait encore plus loin, et même jusqu'aux choses qui lui semblaient contraindre les pensées et les opinions, dans lesquelles il voulait être aussi libre, que dans les plus indifférentes actions; et il traitait de ridicules certaines gens, qui, avec l'autorité d'un passage, ou d'Aristote, ou de tel autre, prétendent, aussi audacieusement que les disciples de Pythagore avec leur Magister dixit, juger des questions importantes, quoique des preuves sensibles et familières les démentent tous les jours. Ce n'est pas qu'il n'eût toute la vénération qu'on doit avoir pour tant de rares Philosophes, anciens et modernes; mais la grande diversité de leurs sectes, et l'étrange contrariété de leurs opinions, lui persuadaient qu'on ne devait être d'aucun parti:*

*Nullius addictus jurare in verba magistri.*

*Démocrite et Pyrrhon lui semblaient, après Socrate, les plus raisonnables de l'antiquité; encore, n'était-ce qu'à cause que le premier avait mis la vérité dans un lieu si obscur, qu'il était impossible de la voir; et que Pyrrhon avait été si généreux, qu'aucun des savants de son siècle n'avait pu mettre ses sentiments en servitude, et si modeste, qu'il n'avait jamais voulu rien décider; ajoutant, à propos de ces savants, que beaucoup de nos Modernes ne lui semblaient que les échos d'autres savants, et que beaucoup de gens passent pour très doctes, qui auraient passé pour très ignorants, si des savants ne les*

*avaient précédés. De sorte que, quand je lui demandais pourquoi donc il lisait les ouvrages d'autrui, il me répondait que c'était pour connaître les larcins d'autrui; et que, s'il eût été juge de ces sortes de crimes, il y aurait établi des peines plus rigoureuses que celles dont on punit les voleurs de grands chemins; à cause que, la gloire étant quelque chose de plus précieux qu'un habit, qu'un cheval, et même que de l'or, ceux qui s'en acquièrent par des livres qu'ils composent de ce qu'ils dérobent chez les autres étaient comme des voleurs de grands chemins, qui se parent aux dépens de ceux qu'ils dévalisent; et que, si chacun eût travaillé à ne dire que ce qui n'eût point été dit, les bibliothèques eussent été moins grosses, moins embarrassantes, plus utiles, et la vie de l'homme, (quoique très courte), eût presque suffi pour lire et savoir toutes les bonnes choses; au lieu que, pour en trouver une qui soit passable, il en faut lire cent mille, ou qui ne valent rien, ou qu'on a lues ailleurs une infinité de fois, et qui font cependant consumer le temps inutilement et désagréablement.*

*Néanmoins, il ne blâmait jamais un ouvrage absolument, quand il y trouvait quelque chose de nouveau; parce qu'il disait que c'était un accroissement de bien aussi grand pour la République des Lettres que la découverte des terres nouvelles est utile aux anciennes; et la nation des Critiques lui semblait d'autant plus insupportable, qu'il attribuait, à l'envie et au dépit qu'ils avaient de se voir incapables d'aucune entreprise (qui est toujours louable, quand bien l'effet n'y répondrait pas entièrement), la passion qu'ils font paraître à reprendre les autres.*

*Non ego paucis, disait-il.  
Offendat maculis quas aut incuriat fudit  
Aut humana parum cavit natura.*

*Et, en effet, si on souffre bien des ombres dans un tableau, pourquoi ne pas souffrir dans un Livre quelques endroits moins forts que d'autres, puisque, par la règle des contraires, le noir sert quelquefois à faire davantage briller le blanc.*

*Cependant, comme il n'avait que des sentiments extraordinaires, aucun de ses ouvrages n'a été mis entre les communs. Son Agrippine commence, continue, et finit d'une manière que d'autres n'avaient point encore pratiquée. L'élocution y est toute poétique, le sujet bien choisi, les rôles fort beaux, les sentiments romains dans une vigueur digne d'un si grand nom, l'intrigue merveilleuse, la surprise agréable, le démêlé clair, et la règle des vingt-quatre heures si régulièrement observée, que cette Pièce peut passer pour un Modèle du Poème dramatique.*

*Mais en quoi particulièrement il était admirable, c'est que du sérieux il passait au plaisant, et y réussissait également. Sa comédie du Pédant joué en est une preuve et très forte et très agréable; de même que plusieurs de ses autres ouvrages; témoignage très fidèle de l'universalité de son bel esprit. Son Histoire de l'Etincelle et de la République du Soleil, où, en même style qu'il a prouvé la Lune habitable, il prouvait le sentiment des pierres, l'instinct des plantes, et le raisonnement des brutes, était encore au-dessus de tout cela, et j'avais résolu de la joindre à celle-ci; mais un voleur, qui pilla son coffre pendant sa maladie, m'a privé de cette satisfaction, et toi, de ce surcroît de divertissement.*

*Enfin, Lecteur, il passa toujours pour un homme d'esprit très rare; à quoi la Nature joignit tant de bonheur du côté des sens, qu'il se les soumit toujours autant qu'il voulut; de sorte qu'il ne but du vin que rarement, à cause, disait-il, que son excès abrutit, et qu'il fallait être autant sur la précaution à son égard que de l'arsenic (c'était à quoi il le comparait), parce qu'on doit tout appréhender de ce poison, quelque préparation qu'on y apporte; quand même il n'y aurait à en craindre que ce que le vulgaire nomme qui pro quo, qui le rend toujours dangereux. Il n'était pas moins modéré dans son manger, dont il bannissait les ragoûts tant qu'il pouvait, dans la croyance que le plus simple vivre, et le moins mixtionné, était le meilleur: ce qu'il confirmait par l'exemple des hommes modernes, qui vivent si peu; au contraire de ceux des premiers siècles, qui semblent n'avoir vécu si longtemps qu'à cause de la simplicité de leurs repas.*

Quippe aliter tunc orbe novo cœloque recente  
Vivebant homines...

*Il accompagnait ces deux qualités d'une si grande retenue envers le beau sexe, qu'on peut dire qu'il n'est jamais sorti du respect que le nôtre lui doit; et il avait joint à tout cela une si grande aversion pour tout ce qui lui semblait intéressé, qu'il ne put jamais s'imaginer ce que c'était de posséder du bien en particulier, le sien étant bien moins à lui qu'à ceux de sa connaissance qui en avaient besoin. Aussi le ciel, qui n'est point ingrat, voulut que d'un grand nombre d'amis qu'il eut pendant sa vie, plusieurs l'aimassent jusqu'à la mort, et quelques-uns même par delà.*

*Je me doute, Lecteur, que ta curiosité, pour sa gloire et ma satisfaction, demande que j'en consigne les noms à la postérité; et j'y défère d'autant plus volontiers, que je ne t'en nommerai aucun qui ne soit d'un mérite extraordinaire, tant il les avait bien su choisir. Plusieurs raisons, et principalement l'ordre du temps, veulent que je commence par Monsieur de Prade, en qui la belle science égalait un grand cœur et beaucoup de bonté, que son admirable histoire de France fait si justement nommer le Corneille Tacite des Français, et qui sut tellement estimer les belles qualités de Monsieur de Bergerac, qu'il fut après moi le plus ancien de ses amis et un de ceux qui le lui a témoigné le plus obligeamment en une infinité de rencontres. L'illustre Cavois, qui fut tué à la bataille de Lens, et le vaillant Brissailles, Enseigne des Gens-d'armes de son Altesse Royale, furent non seulement les justes estimateurs de ses belles actions, mais encore ses glorieux témoins, et ses fidèles compagnons en quelques-unes. J'ose dire que mon frère et Monsieur de Zedde, qui se connaissent en braves, et qui l'ont servi, et en ont été servis dans quelques occasions souffertes en ce temps-là aux gens de leur métier, égalaient son courage à celui des plus vaillants; et, si ce témoignage était suspect, à cause de la part qu'y a mon frère, je citerais encore un brave de la plus haute classe, je veux dire Monsieur Duret de Monchenin, qui l'a trop bien connu et trop estimé, pour ne pas confirmer ce que j'en dis. J'y puis ajouter Monsieur de Bourgongne, Mestre de Camp du Régiment d'Infanterie de Monseigneur le Prince de Conti; puisqu'il vit le combat surhumain dont j'ai parlé, et que le témoignage qu'il en rendit avec le nom d'intrépide, qu'il lui en donne toujours depuis, ne permet pas qu'il en reste l'ombre du moindre doute, au moins à ceux qui ont connu Monsieur de Bourgongne, qui était trop savant à bien faire le discernement de ce qui n'en mérite point, et dont le génie était universellement trop beau pour se tromper dans une chose de cette nature. Monsieur de Chavagne, qui court toujours avec une si agréable impétuosité au-devant de ceux qu'il veut obliger, cet illustre Conseiller Monsieur de Longueville-Gontier, qui a toutes les qualités d'un homme achevé, Monsieur de Saint-Gilles, en qui l'effet suit toujours l'envie d'obliger, et qui n'est pas un petit témoin de son courage et de son esprit, Monsieur de Lignières, dont les productions sont les effets d'un parfaitement beau feu, Monsieur de Châteaufort, en qui la mémoire et le jugement sont si admirables, et l'application si heureuse d'une infinité de belles choses qu'il sait, Monsieur des Billettes qui n'ignore rien à vingt-trois ans de ce que les autres font gloire de savoir à cinquante, Monsieur de la Morlière, dont les mœurs sont si belles, et la façon d'obliger si charmante, Monsieur le Comte de Brienne, de qui le bel esprit répond si bien à sa grande naissance, eurent pour lui toute l'estime qui fait la véritable amitié, dont à l'envi ils prirent plaisir de lui donner des marques très sensibles. Je ne particulariserai rien de ce fort esprit, de ce tout savant, de cet infatigable à produire tant de bonnes et si utiles choses, Monsieur l'Abbé de Villeloin, parce que je n'ai pas eu l'honneur de le pratiquer, mais je puis assurer que Monsieur de Bergerac s'en louait extrêmement, et qu'il en avait reçu plusieurs témoignages de beaucoup de bonté.*

*J'aurais ajouté que, pour complaire à ses amis qui lui conseillaient de se faire un Patron qui l'appuyât à la Cour, ou ailleurs, il vainquit le grand amour qu'il avait pour sa liberté, et que, jusqu'au jour qu'il reçut à la tête le coup dont j'ai parlé, il demeura auprès de Monsieur le Duc d'Arpajon, à qui même il dédia tous ses Ouvrages; mais, parce que dans sa maladie il se plaignit d'en avoir été abandonné, j'ai cru ne pas devoir décider si ce fut par un effet du malheur général pour tous les petits, et commun à tous les grands, qui ne se souviennent des services qu'on leur rend que dans le temps qu'ils les reçoivent, ou si ce n'était point un secret du Ciel, qui, voulant l'ôter sitôt du monde, voulait aussi lui*

*inspirer le peu de regret qu'on doit avoir de quitter ce qui nous y semble de plus beau, et qui pourtant ne l'est pas toujours.*

*Je ferais tort à Monsieur Roho, si je n'ajoutais son nom sur une liste si glorieuse, puisque cet illustre mathématicien, qui a tant fait de belles épreuves physiques, et qui n'est pas moins aimable pour sa bonté et sa modestie que relevé au-dessus du commun par sa science, eut tant d'amitié pour Monsieur de Bergerac, et s'intéressa de telle sorte pour ce qui le touchait, qu'il fut le premier qui découvrit la véritable cause de sa maladie, et qui rechercha soigneusement, avec tous ses amis, les moyens de l'en délivrer; mais Monsieur des Boisclairs, qui jusque dans ses moindres actions n'a rien que d'héroïque, crut trouver en Monsieur de Bergerac une trop belle occasion de satisfaire sa générosité, pour en laisser la gloire aux autres, qu'il résolut de prévenir, et qu'il prévint en effet, dans une conjoncture d'autant plus utile à son ami, que l'ennui de sa longue captivité le menaçait d'une prompte mort, dont une violente fièvre avait même déjà commencé le triste prélude. Mais cet ami sans pair l'interrompit, par un intervalle de quatorze mois, qu'il le garda chez lui, et il eût eu, avec la gloire que méritent tant de grands soins et tant de bons traitements qu'il lui fit, celle de lui avoir conservé la vie, si ses jours n'eussent été comptés et bornés à la trente-cinquième année de son âge, qu'il finit à la campagne chez Monsieur de Cyrano, son cousin, dont il avait reçu de grands témoignages d'amitié, de qui les conversations, si savantes dans l'Histoire du temps présent et du passé, lui plaisaient extrêmement, et chez qui, par une affectation de changer d'air qui précède la mort, et qui en est un symptôme presque certain dans la plupart des malades, il se fit porter, cinq jours avant de mourir.*

*Je crois que c'est rendre à Monsieur le Maréchal de Gassion une partie de l'honneur qu'on doit à sa mémoire, de dire qu'il aimait les gens d'esprit et de cœur, parce qu'il se connaissait en tous les deux, et que, sur le récit que Messieurs de Cavois et de Cuigy lui firent de Monsieur de Bergerac, il le voulut avoir auprès de lui. Mais la liberté dont il était encore idolâtre (car il ne s'attacha que longtemps après à M. d'Arpajon) ne put jamais lui faire considérer un si grand homme que comme un maître; de sorte qu'il aima mieux n'en être pas connu et être libre, que d'en être aimé et être contraint; et même cette humeur, si peu soucieuse de la fortune, et si peu des gens du temps, lui fit négliger plusieurs belles connaissances que la Révérende Mère Marguerite, qui l'estimait particulièrement, voulut lui procurer; comme s'il eût pressenti que ce qui fait le bonheur de cette vie lui eût été inutile pour s'assurer celui de l'autre. Ce fut la seule pensée qui l'occupa sur la fin de ses jours d'autant plus sérieusement, que Madame de Neuville, cette femme toute pieuse, toute charitable, toute à son prochain, parce qu'elle est toute à Dieu, et de qui il avait l'honneur d'être parent du côté de la noble famille des Bérangers, y contribua, de sorte qu'enfin le libertinage, dont les jeunes gens sont pour la plupart soupçonnés, lui parut un monstre, pour lequel je puis témoigner qu'il eut depuis cela toute l'aversion qu'en doivent avoir ceux qui veulent vivre chrétiennement.*

*J'aurai ce grand changement, quelque temps avant sa mort, de ce que, lui ayant un jour reproché la mélancolie qu'il témoignait dans les lieux où il avait accoutumé de dire les meilleures et les plus plaisantes choses, il me répondit que c'était à cause que, commençant à connaître le monde, il s'en désabusait; et qu'enfin il se trouvait dans un état où il prévoyait que dans peu la fin de sa vie serait la fin de ses disgrâces; mais qu'en vérité son plus grand déplaisir était de ne l'avoir pas mieux employée:*

Iam invenes vides, me dit-il,  
Insteteum ferior ætas  
Merentem stultos preterisse dies.

*«Et en vérité, ajouta-t-il, je crois que Tibulle prophétisait de moi, quand il parlait de la sorte; car personne n'eut jamais tant de regret que j'en ai de tant de beaux jours passés si inutilement.»*

*Tu me dois pardonner cette digression, Lecteur, et si je me suis si fort étendu sur le mérite d'un ami, sa mort m'exempte du blâme que j'aurais encouru de l'avoir voulu flatter, outre que de si belles choses ne sauraient jamais déplaire. Pour donc reprendre la suite des autorités sur lesquelles il s'est*

*fondé, je dis que le Démon dont il se fait servir si utilement pendant son séjour dans la Lune n'est pas une chose inouïe, puisque Thalès et Héraclite ont dit que le monde en était rempli; outre ce qu'on a publié de ceux de Socrate, de Dion, de Brutus, et de plusieurs autres. La pluralité des mondes, dont il a parlé, est appuyée sur le sentiment de Démocrite, qui l'a soutenue; de même que l'infini et les petits corps ou atomes, dont il a discoursu en quelques endroits après ce Philosophe, Epicure et Lucrèce.*

*Le mouvement qu'il donne à la Terre n'est pas nouveau, puisque Pythagore, Philolaus et Aristarque soutinrent autrefois qu'elle tournait autour du Soleil, qu'ils mettaient au centre du monde. Leucippe, et plusieurs autres ont presque dit la même chose; mais Copernic, dans le dernier siècle, l'a soutenue plus hautement que tous, puisqu'il a changé le système de Ptolémée, auparavant suivi de tous les Astronomes, dont la plupart approuvent aujourd'hui celui de Copernic, d'autant plus simple et plus aisé, qu'il met le Soleil au centre du Monde, la Terre entre les Planètes, à la place que Ptolémée y donne au Soleil, c'est-à-dire qu'il fait mouvoir autour du Soleil la sphère de Mercure, puis celle de Vénus, puis celle de la Terre, au bord de laquelle il met un Epicycle, sur lequel il fait tourner la Lune autour de la Terre, et achever sa révolution en vingt-sept jours, outre celle qu'il lui fait faire avec la même Terre autour du Soleil en un an.*

*Je te confesserai toutefois, Lecteur, que ce changement m'est indifférent, parce que je ne professe point ces Sciences, qui sont trop abstraites pour moi; et je te proteste que tout ce que j'en sais ne consiste qu'en quelques termes que me fournit la mémoire de quelque lecture des ouvrages qui en traitent. C'est pourquoi je déclare que, par ce que j'ai dit de Copernic, je n'ai point prétendu offenser Ptolémée; il me suffit que Coeli enarrant gloriam Dei, et que leur admirable structure me prouve qu'ils ne sont point l'ouvrage de la main des hommes. Quoi qu'en ait dit Ptolémée, ils ne sont que ce qu'ils ont toujours été; et, quelque changement qu'y ait apporté Copernic, ils sont demeurés dans le même lieu et dans la même fonction que leur a donnés l'Etre Souverain, qui, sans changer, peut seul changer toutes choses. J'ai dit, au commencement de ce discours, le sujet qui me l'a fait entreprendre; et, dans la suite, on peut connaître comment et pourquoi j'ai cité, tous ces Savants. Je te prie, Lecteur, de t'en souvenir, afin de justifier le peu ou point de déférence que j'ai pour tout ce qui peut commettre la vérité de ma croyance avec les imaginations d'autrui.*

*LE BRET.*

## L'AUTRE MONDE OU HISTOIRE COMIQUE DES ETATS ET EMPIRES DE LA LUNE

La Lune était en son plein, le Ciel était découvert, et neuf heures du soir étaient sonnées, lorsque, revenant de Clamart, près Paris (où M. de Guigy le fils, qui en est Seigneur, nous avait régalez plusieurs de mes amis et moi), les diverses pensées que nous donna cette boule de safran nous défrayèrent sur le chemin: de sorte que, les yeux noyés dans ce grand Astre, tantôt l'un le prenait pour une lucarne du Ciel; tantôt un autre assurait que c'était la platine où Diane dresse les rabats d'Apollon; un autre, que ce pouvait bien être le Soleil lui-même, qui, s'étant au soir dépouillé de ses rayons, regardait par un trou ce qu'on faisait au monde, quand il n'y était pas.

– Et moi, leur dis-je, qui souhaite mêler mes enthousiasmes aux vôtres, je crois, sans m'amuser aux imaginations pointues dont vous chatouillez le Temps pour le faire marcher plus vite, que la Lune est un monde comme celui-ci; à qui le nôtre sert de Lune.

Quelques-uns de la compagnie me régalerent d'un grand éclat de rire.

– Ainsi peut-être, leur dis-je, se moque-t-on maintenant, dans la Lune, de quelque autre, qui soutient que ce globe-ci est un monde.

Mais j'eus beau leur alléguer que *Pythagore, Epicure, Démocrite et de notre âge Copernic et Kepler*<sup>3</sup> avaient été de cette opinion, je ne les obligeai qu'à rire de plus belle.

Cette pensée, cependant, dont la hardiesse biaisait à mon humeur, affermie par la contradiction, se plongea si profondément chez moi, que, pendant tout le reste du chemin, je demeurai gros de mille définitions de Lune, dont je ne pouvais accoucher: de sorte qu'à force d'appuyer cette croyance burlesque par des raisonnements presque sérieux, il s'en fallait peu que je n'y déferasse déjà, quand le miracle ou l'accident, la fortune, ou peut-être ce qu'on nommera vision, fiction, chimère ou folie, si on veut, me fournit l'occasion qui m'engagea à ce discours.

Etant arrivé chez moi, je montai dans mon cabinet, où je trouvai sur la table un livre ouvert que je n'y avais point mis. C'était celui de Cardan, et, quoique je n'eusse pas dessein d'y lire, je tombai de la vue, comme par force, justement sur une histoire de ce philosophe qui dit qu'étudiant un soir à la chandelle, il aperçut entrer, au travers des portes fermées, deux grands vieillards, lesquels, après beaucoup d'interrogations qu'il leur fit, répondirent qu'ils étaient habitants de la Lune, et en même temps disparurent. Je demeurai si surpris, tant de voir un livre qui s'était apporté là tout seul, que du temps et de la feuille où il s'était rencontré ouvert, que je pris toute cette enchaînée d'incidents pour une inspiration de faire connaître aux hommes que la Lune est un monde.

– Quoi! disais-je en moi-même, après avoir tout aujourd'hui parlé d'une chose, un livre qui est peut-être le seul au monde où cette matière se traite si particulièrement, voler de ma bibliothèque sur ma table, devenir capable de raison, pour s'ouvrir justement à l'endroit d'une aventure si merveilleuse; entraîner mes yeux dessus, comme par force, et fournir ensuite à ma fantaisie les réflexions, et à ma volonté les desseins que je fais! – Sans doute, continuais-je, les deux vieillards qui apparurent à ce grand homme sont ceux-là mêmes qui ont dérangé mon livre et qui l'ont ouvert sur cette page pour s'épargner la peine de me faire la harangue qu'ils ont faite à Cardan. – Mais, ajoutais-je, je ne saurais m'éclaircir de ce doute, si je ne monte jusque-là? – Et pourquoi non? me répondais-je aussitôt. Prométhée fut bien autrefois au Ciel y dérober du feu. Suis-je moins hardi que lui? et ai-je lieu de n'en pas espérer un succès aussi favorable?

A ces boutades, qu'on nommera peut-être des accès de fièvre chaude, succéda l'espérance de faire réussir un si beau voyage: de sorte que je m'enfermai, pour en venir à bout, dans une maison

---

<sup>3</sup> Var: plusieurs grands hommes. (Edition Le Bret.)

de campagne assez écartée, où, après avoir flatté mes rêveries de quelques moyens proportionnés à mon sujet, voici comment je montai au Ciel.

J'avais attaché autour de moi quantité de fioles pleines de rosée, sur lesquelles le Soleil dardait ses rayons si violemment, que la chaleur, qui les attirait, comme elle fait les plus grosses nuées, m'éleva si haut, qu'enfin je me trouvai au-dessus de la moyenne région. Mais, comme cette attraction me faisait monter avec trop de rapidité, et qu'au lieu de m'approcher de la Lune, comme je prétendais, elle me paraissait plus éloignée qu'à mon départ, je cassai plusieurs de mes fioles, jusqu'à ce que je sentis que ma pesanteur surmontait l'attraction, et que je redescendais vers la terre.

Mon opinion ne fut point fausse, car j'y retombai quelque temps après; et, à compter de l'heure que j'en étais parti, il devait être minuit. Cependant, je reconnus que le Soleil était alors au plus haut de l'horizon, et qu'il était là midi. Je vous laisse à penser combien je fus étonné: certes, je le fus de si bonne sorte que, ne sachant à quoi attribuer ce miracle, j'eus l'insolence de m'imaginer qu'en faveur de ma hardiesse, Dieu avait encore une fois recloué le Soleil aux Cieux, afin d'éclairer une si généreuse entreprise. Ce qui accrut mon étonnement, ce fut de ne point connaître le pays où j'étais, vu qu'il me semblait qu'étant monté droit, je devais être descendu au même lieu d'où j'étais parti. Equipé pourtant comme j'étais, je m'acheminai vers une espèce de chaumière, où j'aperçus de la fumée; et j'en étais à peine à une portée de pistolet, que je me vis entouré d'un grand nombre d'hommes tout nus. Ils parurent fort surpris de ma rencontre, car j'étais le premier, à ce que je pense, qu'ils eussent jamais vu habillé de bouteilles. Et, pour renverser encore toutes les interprétations qu'ils auraient pu donner à cet équipage, ils voyaient qu'en marchant je ne touchais presque point à la terre: aussi ne savaient-ils pas qu'au moindre branle que je donnais à mon corps, l'ardeur des rayons de midi me soulevait avec ma rosée, et que, sans que mes fioles n'étaient plus en assez grand nombre, j'eusse été possible à leur vue enlevé dans les airs.

Je les voulus aborder; mais, comme si la frayeur les eût changés en oiseaux, un moment les vit perdre dans la forêt prochaine. J'en attrapai un toutefois, dont les jambes sans doute avaient trahi le cœur. Je lui demandai, avec bien de la peine (car j'étais tout essoufflé), combien l'on comptait de là à Paris, et depuis quand en France le monde allait tout nu, et pourquoi ils me fuyaient avec tant d'épouvante. Cet homme, à qui je parlais, était un vieillard olivâtre, qui d'abord se jeta à mes genoux; et, joignant les mains en haut derrière la tête, ouvrit la bouche et ferma les yeux. Il marmotta longtemps entre ses dents, mais je ne discernai point qu'il articulât rien: de façon que je pris son langage pour le gazouillement enroué d'un muet.

A quelque temps de là, je vis arriver une compagnie de soldats tambour battant, et j'en remarquai deux se séparer du gros, pour me reconnaître. Quand ils furent assez proches pour être entendus, je leur demandai où j'étais.

– Vous êtes en France, me répondirent-ils, mais qui Diable vous a mis en cet état? et d'où vient que nous ne vous connaissons point? Est-ce que les vaisseaux sont arrivés? En allez-vous donner avis à monsieur le Gouverneur? et pourquoi avez-vous divisé votre eau-de-vie en tant de bouteilles?

A tout cela, je leur répartis que le Diable ne m'avait point mis en cet état; qu'ils ne me connaissaient pas, à cause qu'ils ne pouvaient pas connaître tous les hommes; que je ne savais point que la Seine portât de navires à Paris, que je n'avais point d'avis à donner à Monsieur de *Montbazou*<sup>4</sup>; et que je n'étais point chargé d'eau-de-vie.

– Ho, ho, me dirent-ils, me prenant les bras, vous faites le gaillard? Monsieur le Gouverneur vous connaîtra bien, lui!

Ils me menèrent vers leur gros, où j'appris que j'étais véritablement en France, mais en la Nouvelle<sup>5</sup>, de sorte qu'à quelque temps de là je fus présenté à *Monsieur de Montmagnie, qui en est le Vice-Roi*, qui me demanda mon pays, mon nom et ma qualité; et, après que je l'eus satisfait, lui

---

<sup>4</sup> Var: le maréchal de l'Hôpital. (Edition Le Bret.)

<sup>5</sup> Le Canada ou Nouvelle-France.



contant l'agréable succès de mon voyage, soit qu'il le crût, soit qu'il feignît de le croire, il eut la bonté de me faire donner une chambre dans son appartement. Mon bonheur fut grand de rencontrer un homme capable de hautes opinions, et qui ne s'étonna point, quand je lui dis qu'il fallait que la Terre eût tourné pendant mon élévation, puisque, ayant commencé de monter à deux lieues de Paris, j'étais tombé, par une ligne quasi-perpendiculaire, en Canada.

Le soir, comme je m'allais coucher, il entra dans ma chambre, et me dit:

– Je ne serais pas venu interrompre votre repos, si je n'avais cru qu'une personne qui a pu trouver le secret de faire tant de chemin en un demi-jour n'ait pas eu aussi celui de ne se point lasser. Mais vous ne savez pas, ajouta-t-il, la plaisante querelle que je viens d'avoir pour vous avec nos Pères *Jésuites*? Ils veulent absolument que vous soyez magicien; et la plus grande grâce que vous puissiez obtenir d'eux est de ne passer que pour imposteur. Et, en effet, ce mouvement que vous attribuez à la Terre est un paradoxe assez délicat; et, pour moi, je vous dirai franchement que ce qui fait que je ne suis pas de votre opinion, c'est qu'encore qu'hier vous soyez parti de Paris, vous pouvez être arrivé aujourd'hui en cette contrée, sans que la Terre ait tourné; car le Soleil, vous ayant enlevé par le moyen de vos bouteilles, ne doit-il pas vous avoir amené ici, puisque, selon Ptolémée, Tycho Brahé et les philosophes modernes, il chemine du biais que vous faites marcher la Terre? Et puis, quelle grande vraisemblance avez-vous, pour vous figurer que le Soleil soit immobile, quand nous le voyons marcher? et quelle apparence que la Terre tourne avec tant de rapidité, quand nous la sentons ferme dessous nous?

– Monsieur, lui répliquai-je, voici les raisons à peu près qui nous obligent à le préjuger. Premièrement, il est du sens commun de croire que le Soleil a pris la place au centre de l'univers, puisque tous les corps qui sont dans la Nature ont besoin de ce feu radical; qu'il habite au cœur de ce Royaume, pour être en état de satisfaire promptement à la nécessité de chaque partie, et que la cause des générations soit placée au milieu de tous les corps, pour y agir également et plus aisément: de même que la sage Nature a placé les parties génitales dans l'homme, les pépins dans le centre des pommes, les noyaux au milieu de leur fruit; et de même que l'oignon conserve, à l'abri de cent écorces qui l'environnent, le précieux germe où dix millions d'autres ont à puiser leur essence; car cette pomme est un petit univers à soi-même, dont le pépin, plus chaud que les autres parties, est le soleil, qui répand autour de soi la chaleur conservatrice de son globe; et ce germe, dans cette opinion, est le petit Soleil de ce petit monde, qui réchauffe et nourrit le sel végétatif de cette petite masse. Cela donc supposé, je dis que la Terre ayant besoin de la lumière, de la chaleur, et de l'influence de ce grand feu, elle tourne autour de lui pour recevoir également en toutes ses parties cette vertu qui la conserve. Car il serait aussi ridicule de croire que ce grand corps lumineux tournât autour d'un point dont il n'a que faire que de s'imaginer, quand nous voyons une alouette rôtie, qu'on a, pour la cuire, tourné la cheminée alentour. Autrement, si c'était au Soleil à faire cette corvée, il semblerait que la médecine eût besoin du malade; que le fort dût plier sous le faible; le grand servir au petit; et qu'au lieu qu'un vaisseau cingle le long des côtes d'une province, la province tournerait autour du vaisseau. Que si vous avez peine à comprendre comme une masse si lourde se peut mouvoir, dites-moi, je vous prie, les Astres et les Cieux, que vous faites si solides, sont-ils plus légers? Encore est-il plus aisé à nous, qui sommes assurés de la rondeur de la Terre, de conclure son mouvement par sa figure. Mais pourquoi supposer le Ciel rond, puisque vous ne le sauriez savoir, et que, de toutes les figures, s'il n'a pas celle-ci, il est certain qu'il ne se peut mouvoir? Je ne vous reproche point vos excentèques, ni vos épicycles, lesquels vous ne sauriez expliquer que très confusément, et dont je sauve mon système. Parlons seulement des causes naturelles de ce mouvement. Vous êtes contraints, vous autres, de recourir aux intelligences qui remuent et gouvernent vos globes? Mais moi, sans interrompre le repos du Souverain Etre, qui sans doute a créé la Nature toute parfaite, et de la sagesse duquel il est de l'avoir achevée, de telle sorte que, l'ayant accomplie pour une chose, il ne l'ait pas rendue défectueuse pour une autre; je dis que les rayons du Soleil, avec ses influences, venant à frapper dessus, par leur circulation, la font tourner, comme nous faisons tourner un globe

en le frappant de la main; ou de même que les fumées, qui s'évaporent continuellement de son sein, du côté que le Soleil la regarde, répercutées par le froid de la moyenne région, rejaillissent dessus, et de nécessité, ne la pouvant frapper que de biais, la font ainsi pirouetter. L'explication des deux autres mouvements est encore moins embrouillée. Considérez un peu, je vous prie...

A ces mots, *Monsieur de Montmagnie* m'interrompt:

– J'aime mieux, dit-il, vous dispenser de cette peine; aussi bien, ai-je lu, sur ce sujet, quelques livres de Gassendi, mais à la charge que vous écouterez ce que me répondit un jour un de nos Pères, qui soutenait votre opinion: «En effet, disait-il, je m'imagine que la Terre tourne, non point pour les raisons qu'allègue Copernic, mais parce que, le feu d'enfer *ainsi que vous apprend la Sainte-Ecriture*, étant enclos au centre de la terre, les damnés, qui veulent fuir l'ardeur de sa flamme, gravissent, pour s'en éloigner, contre la voûte, et font ainsi tourner la Terre, comme un chien fait tourner une roue, lorsqu'il court enfermé dedans.»

Nous louâmes quelque temps cette pensée, comme un pur zèle de ce bon Père, et enfin *Monsieur de Montmagnie* me dit qu'il s'étonnait fort, vu que le système de Ptolémée était si peu probable, qu'il eût été si généralement reçu.

– Monsieur, lui répondis-je, la plupart des hommes, qui ne jugent que par les sens, se sont laissé persuader à leurs yeux, et de même que celui dont le vaisseau vogue terre à terre croit demeurer immobile, et que le rivage chemine, ainsi les hommes, tournant avec la Terre autour du Ciel, ont cru que c'était le Ciel lui-même qui tournait autour d'eux. Ajoutez à cela l'orgueil insupportable des humains, qui se persuadent que la Nature n'a été faite que pour eux, comme s'il était vraisemblable que le Soleil, un grand corps quatre cent trente-quatre fois plus vaste que la terre, n'eût été allumé que pour mûrir ses nèfles, et pommer ses choux. Quant à moi bien loin de consentir à leur insolence, je crois que les Planètes sont des mondes autour du Soleil, et que les étoiles fixes sont aussi des Soleils qui ont des Planètes autour d'eux, c'est-à-dire, des mondes que nous ne voyons pas d'ici à cause de leur petitesse, et parce que leur lumière empruntée ne saurait venir jusqu'à nous. Car comment, en bonne foi, s'imaginer que ces globes si spacieux ne soient que de grandes campagnes désertes, et que le nôtre, à cause que nous y campons *une douzaine de glorieux coquins* ait été bâti pour *commander à tous*? Quoi! parce que le Soleil compasse nos jours et nos années, est-ce à dire, pour cela, qu'il n'ait été construit qu'afin que nous ne frappions pas de la tête contre les murs? Non, non, si ce Dieu visible éclaire l'homme, c'est par accident, comme le flambeau du Roi éclaire par accident au Crocheteur qui passe par la rue.

– Mais, me dit-il, si, comme vous assurez, les étoiles fixes sont autant de Soleils, on pourrait conclure de là que le monde serait infini, puisqu'il est vraisemblable que les peuples de ce monde qui sont autour d'une étoile fixe, que vous prenez pour un Soleil, découvrent encore au-dessus d'eux d'autres étoiles fixes que nous ne saurions apercevoir d'ici, et qu'il en va de cette sorte à l'infini.

– N'en doutez point, lui répliquai-je, comme Dieu a pu faire l'âme immortelle, il a pu faire le monde infini, s'il est vrai que l'éternité n'est rien autre chose qu'une durée sans bornes, et l'infini, une étendue sans limites. Et puis, Dieu serait fini lui-même, supposé que le monde ne fût pas infini, puisqu'il ne pourrait pas être où il n'y aurait rien, et qu'il ne pourrait accroître la grandeur du monde qu'il n'ajoutât quelque chose à sa propre étendue, commençant d'être où il n'était pas auparavant. Il faut donc croire que, comme nous voyons d'ici Saturne et Jupiter, si nous étions dans l'un ou dans l'autre, nous découvririons beaucoup de mondes que nous n'apercevons pas, et que l'univers est à l'infini construit de cette sorte.

– Ma foi! me répliqua-t-il, vous avez beau dire, je ne saurais du tout comprendre cet infini.

– Hé! dites-moi, lui repartis-je, comprenez-vous le rien qui est au delà? Point du tout. Car, quand vous songez à ce néant, vous vous l'imaginez tout au moins comme du vent ou comme de l'air, et cela, c'est quelque chose; mais l'infini, si vous ne le comprenez en général, vous le concevez au moins par parties, puisqu'il n'est pas difficile de se figurer, au delà de ce que nous voyons de terre et d'air, du feu, d'autre air, et d'autre terre. Or, l'infini n'est rien qu'une tissure sans bornes de tout cela.

Que si vous me demandez de quelle façon ces mondes ont été faits, vu que la Sainte-Ecriture parle seulement d'un que Dieu créa<sup>6</sup>, *je réponds qu'elle ne parle que du nôtre à cause qu'il est le seul que Dieu ait voulu prendre la peine de faire de sa propre main, mais tous les autres qu'on voit ou qu'on ne voit point, suspendus parmi l'azur de l'Univers*, ne sont rien que de l'écume des Soleils qui se purgent. Car comment ces grands feux pourraient-ils subsister, s'ils n'étaient attachés à quelque matière qui les nourrit? Or, de même que le feu pousse loin de chez soi la cendre dont il est étouffé, de même que l'or, dans le creuset, se détache en s'affinant, du marcassite qui affaiblit son carat, et de même encore que notre cœur se dégage, par le vomissement, des humeurs indigestes qui l'attaquent; ainsi le Soleil dégorge tous les jours et se purge, des restes de la matière qui *nourrit son feu*. Mais, lorsqu'il aura tout à fait consumé cette matière qui l'entretient, vous ne devez point douter qu'il ne se répande de tous côtés pour chercher une autre pâture, et qu'il ne s'attache à tous les mondes qu'il aura construits autrefois, à ceux particulièrement qu'il rencontrera les plus proches; alors ces grands feux, rebouillant tous les corps, les rechasseront pêle-mêle de toutes parts comme auparavant, et, s'étant peu à peu purifiés, ils commenceront de servir de Soleil à d'autres petits mondes qu'ils engendreront en les poussant hors de leur Spère. Et c'est ce qui a fait sans doute prédire aux Pythagoriciens l'embrasement universel. Ceci n'est pas une imagination ridicule: la Nouvelle-France, où nous sommes, en produit un exemple bien convaincant. Ce vaste continent de l'Amérique est une moitié de la Terre, laquelle, en dépit de nos prédécesseurs, qui avaient mille fois cinglé l'Océan, n'avait point été encore découverte; aussi n'y était-elle pas encore, non plus que beaucoup d'îles, de péninsules, et de montagnes, qui se sont soulevées sur notre globe, quand les rouillures du Soleil qui se nettoyait ont été poussées assez loin, et condensées en pelotons assez pesants, pour être attirées par le centre de notre monde, possible peu à peu, en particules menues, peut-être aussi tout à coup en une masse. Cela n'est pas si déraisonnable, que saint Augustin n'y eût applaudi, si la découverte de ce pays eût été faite de son âge; puisque ce grand personnage, dont le génie était éclairé *du Saint-Esprit*, assure que de son temps la Terre était plate comme un four, et qu'elle nageait sur l'eau comme la moitié d'une orange coupée. Mais, si j'ai jamais l'honneur de vous voir en France, je vous ferai observer, par le moyen d'une lunette excellente, que certaines obscurités, qui d'ici paraissent des taches, sont des mondes qui se construisent.

Mes yeux, qui se fermaient en achevant ce discours, obligèrent *Monsieur de Montmagnie à me souhaiter le bonsoir*. Nous eûmes, le lendemain et les jours suivants, des entretiens de pareille nature. Mais, comme, quelque temps après, l'embarras des affaires de la Province accrocha notre Philosophie, je retombai de plus belle au dessein de monter à la Lune.

Je m'en allais, dès qu'elle était levée, rêvant, parmi les bois, à la conduite et à la réussite de mon entreprise; et enfin, une veille de Saint-Jean, qu'on tenait conseil dans le Fort pour déterminer si l'on donnerait secours aux Sauvages du pays contre les Iroquois, je m'en allai tout seul, derrière notre habitation, au coupeau d'une petite montagne, où voici ce que j'exécutai. J'avais fait une machine que je m'imaginais capable de m'élever autant que je voudrais, en sorte que, rien de tout ce que j'y croyais nécessaire n'y manquant, je m'assis dedans, et me précipitai en l'air, du haut d'une roche. Mais, parce que je n'avais pas bien pris mes mesures, je culbutai rudement dans la vallée. Tout froissé néanmoins que j'étais, je m'en retournai dans ma chambre, sans perdre courage, et je pris de la moelle de bœuf, dont je m'oignis tout le corps, car j'étais tout meurtri, depuis la tête jusqu'aux pieds; et, après m'être fortifié le cœur d'une bouteille d'essence cordiale, je m'en retournai chercher ma machine; mais je ne la trouvai point, car certains soldats, qu'on avait envoyés dans la forêt couper du bois pour faire le feu de la Saint-Jean, l'ayant rencontrée par hasard, l'avaient apportée au Fort, où, après plusieurs explications de ce que ce pouvait être, quand on eut découvert l'invention du ressort, quelques-uns dirent qu'il y fallait attacher quantité de fusées volantes, parce que, leur rapidité les ayant enlevées

---

<sup>6</sup> *Je réponds* que je dispute plus; car, si vous voulez m'obliger à vous rendre raison de ce que me fournit mon imagination, c'est m'ôter la parole, et m'obliger de vous confesser que mon raisonnement le cédera toujours en ces sortes de choses à la Foi. Il me dit qu'à la vérité sa demande était blâmable, mais que je reprisse mon idée. (Edition Le Bret.)

bien haut, et le ressort agitant ses grandes ailes, il n'y aurait personne qui ne prît cette machine pour un dragon de feu. Je la cherchai longtemps, cependant, mais enfin je la trouvai, au milieu de la place de Québec, comme on y mettait le feu.

La douleur de rencontrer l'œuvre de mes mains en un si grand péril me transporta tellement que je courus saisir le bras du soldat qui y allumait le feu. Je lui arrachai sa mèche, et me jetai tout furieux dans ma machine pour briser l'artifice dont elle était environnée; mais j'arrivai trop tard, car à peine y eus-je les deux pieds, que me voilà enlevé dans la nue. L'horreur dont je fus consterné ne renversa point tellement les facultés de mon âme que je ne me sois souvenu depuis de tout ce qui m'arriva en cet instant. Car, dès que la flamme eut dévoré un rang de fusées, qu'on avait disposées six à six, par le moyen d'une amorce qui bordait chaque demi-douzaine, un autre étage s'embrasait, puis un autre; en sorte que le salpêtre, prenant feu, éloignait le péril en le croissant. La matière, toutefois, étant usée, fit que l'artifice manqua, et, lorsque je ne songeais plus qu'à laisser ma tête sur celle de quelque montagne, je sentis, sans que je remuasse aucunement, mon élévation continuée, et, ma machine prenant congé de moi, je la vis retomber vers la terre.

Cette aventure extraordinaire me gonfla le cœur d'une joie si peu commune que, ravi de me voir délivré d'un danger assuré, j'eus l'impudence de philosopher là-dessus. Comme donc je cherchais, des yeux et de la pensée, ce qui en pouvait être la cause, j'aperçus ma chair boursouflée, et grasse encore de la moelle dont je m'étais enduit pour les meurtrissures de mon trébuchement; je connus qu'étant alors en décours, et la Lune pendant ce quartier ayant accoutumé de sucer la moelle des animaux, elle buvait celle dont je m'étais enduit, avec d'autant plus de force que son globe était plus proche de moi, et que l'interposition des nuées n'en affaiblissait point la vigueur.

Quand j'eus percé, selon le calcul que j'ai fait depuis, beaucoup plus des trois quarts du chemin qui sépare la Terre d'avec la Lune, je me vis tout d'un coup choir les pieds en haut, sans avoir culbuté en aucune façon; encore, ne m'en fussé-je pas aperçu, si je n'eusse senti ma tête chargée du poids de mon corps. Je connus bien à la vérité que je ne retombais pas vers notre monde; car, encore que je me trouvasse entre deux Lunes, et que je remarquasse fort bien que je m'éloignais de l'une à mesure que je m'approchais de l'autre, j'étais assuré que la plus grande était notre globe; parce qu'au bout d'un jour ou deux de voyage, les réfractions éloignées du Soleil venant à confondre la diversité des corps et des climats, il ne m'avait plus paru que comme une grande plaque d'or: cela me fit imaginer que je baissais vers la Lune; et je me confirmai dans cette opinion, quand je vins à me souvenir que je n'avais commencé de choir qu'après les trois quarts du chemin.

## **Конец ознакомительного фрагмента.**

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.